



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

Les dentelles et blondes noires sont tellement de mode, qu'il n'est point d'article de la toilette sur lequel on ne les emploie. Des redingotes entières, soit en gros de Naples, soit en foulards, se garnissent de dentelles noires; elles se retrouvent autour de la pélerine et du collet rabattant. Ce dernier accessoire peut être remplacé par un collet tout dentelle ou blonde.

— De petits tabliers très-élégans, en gros de Naples rose ou bleu, brodés d'une grecque, ou autre dessin en soie noire, se garnissent tout autour d'une dentelle noire; les poches ont l'ouverture recouverte par une petite dentelle froncée, terminée au bas par un nœud de gaze avec des glands. Lorsque les tabliers ont des épaulettes, on les garnit également d'une dentelle qui retombe sur les manches, ce qui est d'un joli effet.

— Quant aux mantelets, ils sont de plus en plus en vogue. Les uns doublés en soie rose, les autres simples. Une ru-

che garnit le tour du cou et se prolonge sur le devant jusqu'au bas du mantelet; d'autres n'ont de rucho qu'en haut; les bouts flottent en écharpe.

— On fait aussi des tours de cou en doubles rangées de dentelle noire, entre lesquelles se passe un ruban de couleur; des petites écharpes; des fichus longs formés par une bande de tulle uni arrondie sur le dos, et dont les bouts passent sous la ceinture; le tour est garni d'une petite dentelle froncée. Enfin il y a une immense quantité de tous ces jolis accessoires de toilette qui s'exécutent aujourd'hui en blonde et dentelle noires. Pour être certain de les trouver réunis dans un goût parfait, nous signalerons les magasins de M. Violard (rue Choiseul, n<sup>o</sup> 2 bis), c'est là que la mode s'offre dans ses plus heureuses innovations en ce genre de luxe, et que la perfection du travail et le choix des articles doivent satisfaire les goûts les plus exigeants.

CHAPEAUX. — On voit des capotes en crêpe tuyauté, qui ont la forme élevée et



assez pointue. Un nœud ou une fleur sont attachés au haut, sur le devant de la forme. De cet ornement partent les rubans qui forment les brides. Le crêpe rose, bleu, ou citron, s'emploie pour ce genre de capote, qui a le mérite d'une extrême fraîcheur.

— Nous croyons être agréables aux amateurs de nouveautés en leur citant les premiers le nouveau chapeau en bois de l'Inde que nos meilleurs artistes en modes viennent d'exécuter avec une fraîcheur et une grâce admirables. Ces chapeaux, très-difficiles à se procurer, ont fixé l'attention et réunissent en ce moment les suffrages unanimes de nos élégantes les plus distinguées.

— Les paille-cabas s'emploient à force cet été. On leur donne toute espèce de formes, on les double de toutes nuances. Cependant on ne voit presque plus de couleur cerise, le rose semble toujours préféré. Le bavolet qui se trouve derrière la tête de ces chapeaux, est toujours en ruban ou en gros de Naples de la couleur de la doublure.

— Une nouvelle espèce de *paille-cabas chinée*, importée d'Angleterre par M. Wild et C<sup>ie</sup>, se trouve maintenant dans tous les magasins de modes de Paris; ces chapeaux fond paille, chiné, noir, vert, violet, ont apporté quelques variétés dans une mode devenue générale. On en voit beaucoup doublés en gros de Naples rose et ornés d'un bouquet de roses. Simon a disposé sur ces chapeaux des garnitures pleines de bon goût, et qui dénotaient les magasins où elles ont été exécutées.

— Les capotes en mousseline claire doublées en rose, sont adoptées pour négligés. Elles deviennent élégantes lorsqu'elles sont garnies d'un point d'Angleterre, en guise de blonde, et que les brides sont également en point.

FANTAISIES. — On commence à porter des manches courtes, même avec des toilettes assez simples. Aussi les mitaines sont-elles de plus en plus à la mode, elles

sont en point de filet, de tulle, et dans tous les dessins du tricot de Berlin. Les plus élégantes ont le tour du haut garni d'un petit plissé de ruban ou d'une ruche, ou d'une dentelle froncée.

— Les petites mitaines pour porter avec les manches longues, sont également en filet noir. Celles dont la treille ressemble au tulle se brodent en soie comme les coins des bas à jour.

— On fait aussi des gants longs à doigts en tricot ou filet noir.

— Pour mettre autour du cou comme sautoir, on voit beaucoup de petites écharpes en gaze, dont chaque bout est froncé et terminé par un gland. Un coulant en soie fixe l'écharpe autour du cou. Les bouts ne descendent pas jusqu'à la ceinture.

— Les sacs à grands glands tombant de chaque côté, se portent encore.

— Les cabas en point de tapisserie sont assez nombreux. On emploie aussi pour cet usage de riches étoffes, encadrées dans une broderie, ou un travail en passementerie. Nous en citerons un très-joli en cachemire noir, brodé en soie ponceau et or. Au lieu d'anses, des rubans ponceau terminés par deux gros glands d'or.

— Les pantoufles se vendent par milliers. Il est vrai qu'elles sont devenues plutôt un objet de recherche, de coquetterie, qu'un délassement, car telle pantoufle qui sied à ravir, vous met à la gêne plus qu'aucun soulier. Dans cette saison, on préfère celles en peau anglaise brodée.

— On fait aussi de charmantes pantoufles en moire blanche piquée.

MEUBLES. — Le plus joli ornement de la table de salon d'une élégante, est un pupitre pour lecture; ce pupitre, composé d'un cadre de bois incrusté, assez solide pour supporter un volume, se recouvre en moire, velours et satin, brodé ou peint. Des paysages, des chiffres, des fleurs, des sujets, ornent la partie de cette étoffe qui se trouve au-dessus du pupitre. Le pied est en chêne, citronnier, palissandre ou ivoire. Une ganse en soie, or ou argent,



est fixée à un anneau placé au-dessus du pupitre. Cette ganse se termine par deux glands, et se pose sur les feuillets du livre qu'elle tient ouvert; une seconde ganse, plus petite, suspend au pupitre un couteau à manche et lame de nacre, destiné à couper les feuilles. Ces meubles se font dans le plus grand luxe.

## LE MANNEQUIN.

(SUITE.)

A la distance où je suis aujourd'hui de cet événement, j'ai quelque peine à me rendre compte de l'effet que produisit sur moi cette singulière apparition. Sans doute, dans l'instant même, mes sensations ont dû être diverses et confuses. Cependant, autant que je puis me le rappeler, ce que j'éprouvai tenait plutôt de la stupéfaction que de la terreur. Mes yeux se dilatèrent quand l'être mystérieux se leva et se coiffa. Je restai un moment pétrifié quand il traversa l'appartement, et j'entendais distinctement le battement de mon cœur contre ma poitrine. Mais, soit que le vin eût donné de l'énergie à mes nerfs, soit que la soudaineté de cette scène ne me laissât pas le tems d'en éprouver la terreur, je ne tardai pas à me remettre.

A peine eus-je entendu la porte de la rue se fermer, que je me levai. Une puissance irrésistible m'entraînait sur les pas du fantôme. Je résolus de voir où s'arrêterait son pèlerinage nocturne, et saisissant mon chapeau sur la table, je franchis l'escalier comme en proie à un cauchemar insurmontable.

En arrivant dans la rue, je pus encore distinguer, à la faible lueur de la nuit, le fantôme qui marchait à trente pas en avant de moi. Il n'y avait pas une ame dans la rue, et pourtant il se glissait avec précaution le long des murs, avec toute

la discrétion d'un modeste piéton. Je suivais sa marche au moyen des clartés passagères que jetaient les réverbères sur son bonnet rouge, et d'un certain craquement ou cliquetis qui accompagnait ses mouvemens, comme si ses jointures rouillées eussent éprouvé quelque gêne dans leur jeu.

Il se dirigea vers le nord, évitant les rues les plus ordinairement fréquentées, et se faufilant à travers un dédale obscur de passages et d'allées latérales, avec la dextérité d'un cocher de fiacre. Parfois un passant, frappé de la bizarrerie de son accoutrement et de sa coiffure, s'arrêtait en le voyant passer près de lui. Au moment où nous tournions le coin du marché de Covent-Garden, un *watchman*, trompé par le craquement de ses membres, fit bruire sa cresselle, et se mit à crier au feu! Un homme de la police, envisageant son masque, lui lança un soufflet à l'instant où nous nous enfoncions dans le quartier ténébreux des *Sept-Cadrams*. Mais aussitôt je vis cet homme reculer précipitamment quand il entendit le retentissement de son coup semblable à celui d'un tesson de poterie qui se brise.

Cependant le fantôme continuait sa route, toujours sous les gouttières, jetant de tems en tems un coup-d'œil de défiance sur les passans que nous venions à rencontrer dans ces rues inconnues. Une fois entre autres (était-ce une illusion?) je le vis glisser sa main dans la poche d'un homme qui se traînait le long du trottoir, sortant sans doute de quelque repaire de vice et de débauche; mais il la retira bien vite, secoua la tête d'un air chagrin, et passa outre.

Il m'était devenu impossible de reconnaître dans quel quartier de Londres nous étions, ni dans quelle direction nous marchions, tant la nuit était noire et tempétueuse, tant était inextricable le labyrinthe de cours et de passages que nous parcourions. Les réverbères étaient éteints par le vent et par la pluie, à l'exception de



quelques-uns, mieux abrités, de loin en loin. Tout ce que je pus distinguer, c'est que nous étions au milieu des cloaques les plus immondes de la dépravation. Parfois, du fond des caves qui semblaient bâiller sous le trottoir, se faisaient entendre le tumulte de l'orgie ignoble, les chansons obscènes, les juremens effroyables partant de voix et de sexes différens, le retentissement de combats souterrains, des gémissemens, des cris *au secours!* tandis qu'à tout instant nous trouvions le chemin barré par quelque victime abruti du vice, qui rampait vers son repaire, ou reposait sa tête sans asile sous quelque guichet ou à l'entrée de quelque passage voisin. Je ne pouvais m'expliquer la conduite de mon guide. En passant auprès d'un de ces taudis d'où s'élevait tant de vacarme, il s'arrêta, regarda fixement la trappe de l'escalier, qui conduisait dans ce profond abîme, comme s'il eût désiré rejoindre ses habitans; puis obéissant en apparence à un pouvoir secret et supérieur, tel que serait celui de la *police* elle-même, il rajusta ses jointures et se remit en marche.

Bientôt ces tristes signes de la présence de l'homme et de ses vices disparurent. Les rues semblaient s'élargir et les maisons s'agrandir. A travers les torrens de pluie qui tombaient, je crus apercevoir ça-et-là dans les rangées de maisons, des intervalles vides, qui semblaient annoncer l'approche de la campagne. Mais l'absence des réverbères ne me permettait pas de reconnaître en quel endroit nous étions. A la fin, le bruissement du vent dans les branches d'un arbre qui semblait sortir du pavé même, me fit juger que nous entrions dans les faubourgs de Londres. Le squelette se dirigea vers une lanterne solitaire, un peu au-dessus de nous, et s'arrêta. Je fis de même.

En ce moment, non loin de moi, partit un coup de sifflet aigu, tout semblable à celui que j'avais entendu sur la rivière. Le fantôme tressaillit, regarda autour de lui, et me faisant un profond salut, comme

pour me remercier de ma compagnie, il déposa dans mes mains le *montero*, avec un geste qui exprimait sa satisfaction d'avoir pu garantir sa tête sous cet abri. Le signal se fit entendre de nouveau avec une expression d'impatience; le squelette portant sa main à son oreille gauche d'une manière significative, comme s'il eût eu une cravate à ajuster, fit une gambade extraordinaire et disparut!...

Un coup de vent d'ouest vint en mugissant éteindre la lanterne, et je restai dans la plus complète obscurité. Je ne savais de quel côté me diriger pour rejoindre ma demeure. J'étais condamné à rester en place, au risque de me rompre le cou contre quelque obstacle, ou de tomber tout d'une pièce dans un de ces abîmes infernaux que j'avais rencontrés sur mon passage. Enfin, à mon inexprimable soulagement, j'aperçus une lumière qui s'approchait; c'était le *watchman*.

« Au nom du ciel, lui demandai-je, où suis-je? Dans quel étrange quartier de la ville nous trouvons-nous? »

— Comment! répliqua cet homme en dirigeant sa lanterne sur mon visage pour s'assurer que je n'étais pas un voleur; mais, monsieur, vous êtes au gibet de Tyburn, et cette pierre que vous voyez sous la lanterne a servi autrefois de piédestal à la potence. »

Je ne sais pas bien ce qui suivit. Un souvenir confus m'a fait présumer, depuis, que l'état d'excitation surnaturelle qui m'avait soutenu jusque-là cessa tout-à-coup et me laissa sans connaissance. Quand je repris mes sens, je me trouvai couché sur le lit de Chesterton; un clair soleil du matin commençait à darder ses rayons dans la chambre, et dans un fauteuil, au coin du feu, je vis mon ami occupé à lire le *Morning-Post*, et témoignant quelque impatience en attendant le déjeuner. Je me frottai les yeux et me dressai sur mon séant. Le premier objet qui frappa ma vue fut le *montero* placé, comme la veille au soir, sur le sommet du chevalet. Dans



le coin de l'appartement, le mannequin occupait sa place, dans la même attitude, et avec l'air aussi innocent que possible de la promenade aventureuse de la nuit.

« Mon cher ami, me dit Chesterton en s'approchant du lit; je suis bien aise de vous voir revenu à vous-même. Il faut que vous ayez été complètement ivre hier soir. Je suis rentré très-tard chez moi, et quand j'entrai dans cette chambre, vous étiez étendu tout de votre long sur le parquet. Je ne pouvais songer à vous renvoyer chez vous par le tems qu'il faisait, et je vous ai mis au lit sans vous déshabiller et sans que vous ayez ouvert les yeux depuis cet instant.

— Mes habits ! lui dis-je, mais ils ont dû être trempés de la pluie de cette nuit !

— Ils n'ont pas un fil mouillé, répliqua Chesterton, et comment serait-il autrement ? Sans doute vous avez passablement arrosé votre gosier, mais je ne vois pas que vos vêtements aient dû être de la partie. »

Ce ne fut pas sans peine que je me décidai à faire part à Chesterton de mon étrange aventure nocturne ; mais le voyant décidé à mettre tout sur le compte de l'ivresse, et me sentant un peu vulnérable sur ce point, je crus me devoir à moi-même de le mettre au fait. Il sourit aux premiers mots de mon récit ; mais bientôt son intérêt s'éveilla, il m'écouta avec la plus grande attention ; et quand je lui décrivis la disparition du fantôme et le lieu de la scène, il me fixa gravement et en silence pendant quelque tems. « C'est singulier, dit-il, c'est assez singulier ; hier j'ai diné avec le jeune médecin qui m'a procuré ce squelette pour me faire un mannequin ; je l'ai pressé dans la conversation, de me dire où il l'avait eu ; il a fini par m'avouer qu'il provenait d'un criminel exécuté il y a quelques années à Tyburn ; qu'il avait fait partie de la collection anatomique de l'hôpital Grey, qu'on l'avait vendu avec d'autres objets qui existaient en double, et que c'était ainsi que cette pièce était tombée entre ses mains. Quoi

qu'il en soit, la coïncidence de ces faits avec votre triste rêve est assurément remarquable. »

Depuis ce jour, ce ne fut pas sans une émotion pénible et craintive que je jetai les yeux sur le mannequin qui me rappelait de tels souvenirs, et je crois que mon ami, sans l'avouer, éprouvait quelque chose d'analogue, car quelque tems après, je remarquai que le compagnon de mon voyage nocturne avait disparu, et je n'en entendis plus jamais parler.

## REVUE LITTÉRAIRE.

### UN ENFANT\*,

Roman en trois volumes, par M. Ernest Desprez.

On dit que ce livre est d'un auteur déjà connu sous un autre nom. Nous ne savons. Mais, quel que soit le nom véritable de l'auteur d'*Un Enfant*, nous ne craignons pas d'affirmer que cet ouvrage porte le cachet d'une grande originalité d'esprit. Mais l'esprit et l'originalité n'y abondent pas seuls : le notable mérite de ce livre est moins dans le tour singulier de quelques détails, moins dans la pensée-mère qui féconde le second chapitre du premier volume (d'où découle le drame), que dans la sensibilité brûlante qui éclate à chaque page parmi les appréciations les plus fines du cœur humain. On comprend difficilement dans un même homme cette ardente sensibilité jointe à tout l'implacable sang-froid de l'observateur. Si, comme on nous l'assure, M. Ernest Desprez, ou l'écrivain que ce nom nous cache, en est à son premier roman, c'est un bel avenir de romancier qu'il se prépare là : toutes les qualités voulues pour réussir en ce genre de littérature, M. Ernest Desprez nous semble les posséder à un degré supérieur. Sa fable, artistement ourdie, se déroule

\* Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. Prix : 15 fr., vélin satiné.



avec une clarté rapide qui court sans cesse avec l'intérêt pressant du drame ; son style élégant et pur est empreint d'une grâce naïve et d'un parfum naturel, bien rare, hélas ! par le torrent de livres extravagans qui nous inonde ; ses caractères, habilement contrastés, sont pris dans la vérité humaine : ce sont bien là des hommes, non de ces hommes de fer que *le moyen-âge*, jeté brutalement dans le nôtre, évoque chaque jour de leurs tombeaux ; mais de ces hommes tels que notre civilisation les fait, insoucians dans le vice, frivoles jusques au crime. Parmi les appréciations diverses du caractère du principal personnage de ce roman, Gustave Charrière, nous avons remarqué l'opinion d'un critique, que nous citons volontiers, car sa pensée sur Gustave est la nôtre.

« Gustave, dit-il, est un jeune homme » comme notre époque en a tant vus et » malheureusement en verra tant encore ; » blasé sans avoir joui, vieux de la vieille de ses grands-pères, sceptique par » crainte d'une croyance, cherchant toujours un bonheur dont il est le martyr » sans en avoir approché ; ce jeune homme, » indifférent à l'amour qu'il peut inspirer, » ne cherche point la passion du cœur ; » il court après le plaisir des sens, et, » s'il obtient, brise ensuite qui voudra » l'instrument, il en a tiré le seul accord » qui pût faire vibrer quelque émotion en » lui : le cœur n'y était pour rien. »

Que d'hommes ressemblent à ce portrait ! que de femmes aussi ressemblent à Louise Drouart, cette fatale victime de Gustave ! Suivant nous, là où l'auteur a montré un art infini, c'est dans la marche qu'il donne aux événemens, lesquels servent en quelque sorte d'excuse à Gustave et à Louise. On les plaint tous deux, quoique tous deux coupables. On s'intéresse à Louise, tombée de toute la hauteur de sa vertu ; on s'intéresse à Gustave, qui cependant commet une action infame ; il enlève l'enfant de Louise, il prive une mère de sa fille !

Il faut voir dans le roman par quelles habiles combinaisons l'auteur arrive à ce résultat, de faire pleurer sur la nécessité cruelle d'un pareil crime. Mais, puisque nous ne donnons pas l'analyse du drame, afin de ménager des émotions au lecteur, hâtons-nous de prévenir les honorables susceptibilités de certaines personnes qui pourraient douter, sur ces quelques mots, de la moralité du livre que nous nous faisons presque un devoir de louer. M. Ernest Desprez, rendons-lui cette justice, a fait mieux qu'un roman, il a fait une œuvre de haute morale ; il a semé ses pages de leçons terribles pour les hommes comme pour les femmes. L'un et l'autre sexe trouveront dans *Un Enfant*, des enseignemens utiles à la vie. Quant aux lecteurs frivoles, qui ne fendent pas l'arbre pour y chercher la sève, quant à ceux-là pour qui tout l'arbre est l'écorce, ils trouveront encore à cette écorce même une saveur passionnée qui leur fera jaillir les larmes des yeux, larmes dont les femmes surtout seront reconnaissantes envers l'auteur ; car c'est sur le triple malheur d'une fille, d'une amante et d'une mère qu'il nous fait pleurer....

## UN BON ENFANT,

Par Paul de Kock.

Qu'est-ce qu'un *Bon Enfant* ? N'est-ce pas, si j'en me trompe, un de ces êtres nuls, nés sans volonté propre, bien prononcée, cédant facilement à la volonté d'autrui, espèce de cire molle maniable sous le premier doigt venu, tenant du reste un juste milieu entre la vertu et le vice effronté ? La société renferme un bon nombre d'hommes de cette trempe ; il n'est point de café qui ne compte parmi ses habitués quelques bons enfans ; point de partie de plaisir qui ne soit assaisonnée par la présence d'un ou plusieurs d'entre eux. Ces honnêtes citoyens ont probablement une famille, des affaires qui exigeraient qu'ils fussent partout ailleurs que là où ils se trouvent en ce moment ; ils étaient sans doute sortis



de leur domicile dans de bonnes intentions, mais je ne sais quel vent a soufflé et les a portés dans une direction inverse de celle où ils avaient affaire. Jusqu'à ce qu'un autre vent se lève, ils y resteront. Ce serait à n'en pas finir, que de vouloir peindre les mille et une circonstances qui peuvent détourner un bon enfant de sa route, et le tems qu'il perd à ces inutilités dont il gémit peut-être dans le premier moment, et dans lesquelles il retombera le lendemain.

Un pareil caractère prête à de longs développemens, et rien que sur le titre du nouvel ouvrage de M. Paul de Kock, je comptais sur un de ces tableaux avec lesquels ce peintre heureux des classes inférieures de la société parisienne a si souvent déridé les fronts les plus sévères. Mais cette fois l'héritier de Pigault-Lebrun n'a pas tout-à-fait rempli notre attente; j'ai bien peur que la plupart des lecteurs ne prennent son *Bon Enfant* pour un imbécille et un misérable; car de quel nom appeler un homme qui, né dans une condition honnête, époux d'une femme charmante et vertueuse, père enfin de deux jolis enfans, se laisse aller à la plus vile crapule, presque sans transition, sans résistance aucune, sans une lueur de sentimens généreux? M. Paul de Kock a évidemment dépassé le but; l'effet moral de son roman, si toutefois il a songé à aucun effet moral, est certainement perdu. J'y tiens aussi peu que lui, et je ne veux pas lui chercher de mauvaises chicanes sur ce point; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est l'absence presque complète de ces bonnes scènes bouffonnes qu'il savait peindre en traits si larges, et devant lesquelles il n'y avait pas moyen de tenir son sérieux. Cependant M. Paul de Kock était là sur son terrain; la noce populaire, la grosse gaité des guinguettes, le salon grotesque de la petite bourgeoisie, il a tout essayé de nous faire voir dans son *Bon Enfant*, et partout, il faut l'avouer, il est resté bien au-dessous de lui-même, je n'ose pas dire froid et

ennuyeux. Je ne parle pas de la réalité des mœurs esquissées dans l'ouvrage; l'auteur peut seul nous dire où il a choisi ses modèles, et dans quelle maison, si humble soit-elle, il a vu un homme rester seul à table quand tout le monde s'est levé, et boire du vin après son café, le reste à l'avenant. Cela est faux et outré; malheureusement le livre abonde en détails de ce genre.

Pour l'honneur de l'histoire contemporaine, je relèverai aussi un anachronisme qui rappelle celui de ce peintre hollandais qui a fait fumer les Grecs au siège de Troie, dans l'un de ses tableaux. Dans l'ouvrage de M. Paul de Kock, l'exposition du sujet a lieu dans un *omnibus*, et la péripétie environ dix ans plus tard, d'où il résulte que nous possédions des *omnibus* en 1822, erreur grave, contre laquelle je proteste de tout mon pouvoir.

Ces innocentes remarques ne nuiront, du reste, en rien au succès du *Bon Enfant*; M. Paul de Kock a son public à lui; ses lecteurs qui rient quand il leur donne le signal de rire, et qui s'attendrissent au récit de ses souffrances de ses héroïnes. Consultez les propriétaires des cabinets de lecture: ils vous répondront unanimement que le Paul de Kock est en faveur, qu'on veut à tout prix du Paul de Kock. Ce que j'ai dit ne s'adresse donc qu'à vous, lecteur honnête, qui auriez pu être séduit en faveur du nouveau roman par le succès récent de *Madelaine*.

### UNE FAUTE,

Par l'Auteur des *Scènes du Grand Monde*, etc.

Ce roman, traduit de l'anglais, est l'ouvrage d'un homme dont le nom n'est pas encore bien connu en France, mais qui jouit d'une réputation assez étendue dans sa patrie. Allan Cunningham était simple ouvrier dans l'atelier du célèbre sculpteur Chantrey. Son imagination vive et sa sensibilité profonde luttèrent longtemps sans être étouffées par les travaux



manuels de cette condition obscure, et se révélèrent au monde littéraire par un ouvrage qui annonçait d'heureuses dispositions. Il fut encouragé, tiré de sa position par des protecteurs qui ne manquent jamais en Écosse aux véri tables talens, et depuis il a publié un assez grand nombre de livres qui ont fait de lui, sinon un acteur favori du public, du moins un écrivain d'un rang très-respectable.

Toutes les production d'Allan Cunningham portent pour cachet un désenchantement complet de la vie et de la société; non pas qu'il se livre à des déclamations amères contre cette dernière et lance l'anathème contre elle; il se plaît au contraire à la peinture des sentimens intimes, des scènes les plus humbles de la vie domestique; mais il semble ne tracer les plus gracieux tableaux que pour faire ressortir davantage l'idée de la destruction inévitable qui doit les suivre; des idées de mort le poursuivent sans cesse: on devine par là quels sombres accès de mélancolie ont été le visiter, lorsqu'il était ouvrier, pauvre, inconnu, se sentant fait pour occuper une place que le hasard lui avait refusée. Rien n'est moins dramatique en général que cet auteur; il dédaigne pour ainsi dire l'intrigue du récit, et se prend à des scènes détachées, où il retourne de cent façons son idée dominante. De là nécessairement quelque monotonie dans ses œuvres; car le plus souvent l'originalité et la vigueur de l'expression ne couvrent pas ce que les idées ont par elles-mêmes de vulgaire et de rebattu. Je ne crois donc pas que *Une faute* soit destinée à établir la réputation de son auteur parmi nous. Voici en peu de mots le sujet: Le personnage qui raconte cette histoire et qui ne nous ap-

prend que son nom, Humbert, rencontre dans l'Inde une femme telle que la réalité en offre bien rarement: il se prend d'une passion ardente pour elle, et lui en inspire une semblable en retour. Éléonore est mariée et résiste long-temps à son amant: elle succombe enfin, et à peine est-elle devenue coupable, que son mari meurt et la laisse libre d'épouser l'homme auquel elle s'est sacrifiée; le mariage a lieu; mais Éléonore ne peut survivre aux remords que lui cause sa faute, et succombe à une maladie de langueur. Tout cela n'occupe que les premières pages. Humbert repasse dans sa patrie après vingt-cinq ans d'absence, et le reste de l'ouvrage est employé à décrire ses sensations de mélancolie, en retrouvant tout changé dans les lieux où s'est passée son enfance. Il est inutile de pousser cette analyse plus loin. Au total, ce roman est très-médiocre, sans nouveauté dans les aperçus, sans profondeur dans les observations, et peu propre à être goûté en France.

### Annonces.

Imitation de la paille d'Italie et des étoffes de modes, Chapeaux de dames perfectionnés, blancs, jaunes, noirs. M. Saint-Maurice Cabany, fabricant breveté, et marchand de papiers, encre anglaise noire fixe, cartes en feuilles et à jouer, papiers d'écriture et d'enveloppes; fabrique de registres à dos élastiques, rue Sainte-Avoie, n° 57, hôtel Saint-Aignan, à Paris.

A ce Numéro sont jointes les planches 976 et 977.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr.—Département 9 fr. 50 c.—Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N.º 2, près le passage de l'Opéra.  
 Chapeau en paille de riz des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Angille et C<sup>ie</sup> rue de Châteaud N.º 15.  
 Robe en Organdi brodé des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Lepetit rue nouve Vivienne N.º 3.

Mess<sup>rs</sup> L. & J. Fuller N.º 34, Rathbone Place, London.



Les  
très à  
de tra  
objets  
ouvra  
dernie  
partie  
Les c  
çaient  
maint  
grand  
fait en  
sont d  
en sati  
le cou  
quelle  
analog  
de Ch  
pour c  
beaucc  
ouvrag  
en im  
remarc